

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**La Logique, Ou Systeme De Reflexions**

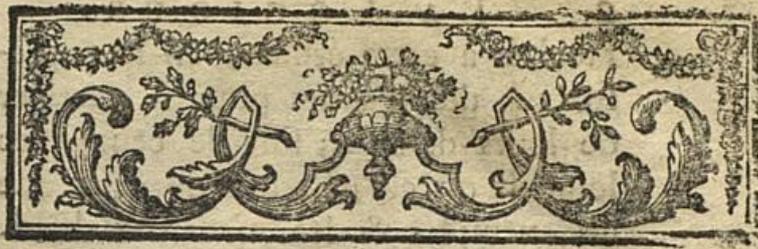
Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

**Crousaz, Jean-Pierre de**

**Lausanne, 1741**

Chapitre Premier. Des differens Objets de nos idées considerés en eux mêmes.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9169**



L A

# LOGIQUE

PREMIERE PARTIE.

SECONDE SECTION.

De la variété des idées qui se  
tire de leurs Objets.



## CHAPITRE PREMIER

*Des differens Objets de nos idées conside-  
rés en eux mêmes.*



VANT que de proposer  
des Régles à suivre, pour  
parvenir plus aisément à  
la connoissance des ob-  
jets, il importoit de préparer nos

Tom. III.

A

fa-



## 2 LA LOGIQUE

facultés à cette étude , en leur présentant des secours pour se corriger de leurs défauts ; soit de ceux avec lesquels on est né , soit de ceux que les exemples & les mauvaises habitudes peuvent y avoir ajoutés. Il faut rétablir la santé d'un corps si elle est dérangée , & l'affermir , si elle est chancelante , pour la mettre en état de réussir dans ses exercices. Il faut de même travailler premièrement sur les facultés , & dès qu'elles seront heureusement disposées , elles pourront avec succès s'appliquer à découvrir les différens objets , dont il leur importe de se procurer une exacte connoissance.

Nos Idées doivent varier suivant la différence des choses que nous souhaitons de connoitre , & l'on ne se *méprend* que parce qu'on applique des idées à des objets auxquels elles ne conviennent pas. Il faut donc que la Logique nous fournisse des secours pour rendre plus aisément nos idées conformes à leurs objets. Il y a des maximes qui régulent cette application.

Quand je considère avec attention un morceau de cire , je vois que  
cette



cette cire , cette masse , cette *portion d'étendue* est une réalité , & je m'apperçois aussi que sa *Figure* , sa *rondeur* , par exemple est quelque chose de *réel* ; mais entre ces deux réalités je découvre une très grande différence ; la Cire a une *existence* qui lui est *propre* , elle existe *separément* , elle à son *existence à part*. Son existence n'est *point la même* que celle des corps qui l'entourent , c'est l'existence de cette Cire , & non d'aucune autre chose que ce soit. Je ne saurois en dire autant de sa *rondeur* , car elle *n'a point une existence à part* de celle de la Cire , dont elle est , pour ce moment , la figure : cette *rondeur* , c'est la cire même , terminée d'une certaine façon , c'est l'état de la cire ; & l'état d'une chose , c'est la chose même existant d'une certaine manière.

Cet exemple nous apprend à distinguer deux idées , qui répondent à deux sortes d'Êtres. Ceux qui ont *leur existence propre* , ceux qui existent à part , ceux dont *l'existence n'est point l'existence d'une autre chose* , s'appellent des *substances* , & l'on donne le nom de *Modes* à ces réalités



#### 4 LA LOGIQUE

tés qui n'ont point leur existence à part, mais dont l'existence est la même, que celle de la réalité dont ils sont les Modes.

Entre les Etres, ou entre ce qui existe, chacun a son existence à part; l'existence de l'un n'est pas l'existence de l'autre: Et, si l'on suppose deux Etres tout à fait semblables, nonobstant cette ressemblance, chacun d'eux aura son existence à part; l'existence de l'un, toute semblable qu'elle soit à l'existence de l'autre, ne sera pas cette existence.

Ce que je viens de dire, n'est pas moins vrai des modifications que des substances. En un sens, l'existence d'une modification, n'est point une existence séparée de celle de la substance, dont elle est un état, une manière d'Etre. Mais toutes semblables que fussent deux rondeurs, une de ces rondeurs ne seroit pas l'autre. La même idée qui seroit connoître l'une, serviroit aussi à faire connoître l'autre: mais en même tems qu'on seroit cette double application, on sentiroit qu'on la fait à deux rondeurs, & que



que l'existence de l'une n'est pas celle de l'autre. Telle est l'idée qu'on exprime par le terme d'Individu. L'idée d'une existence tellement déterminée, qu'elle ne peut s'appliquer qu'à un seul sujet, s'appelle l'idée d'un Individu.

Il m'est tombé, cette année seulement, entre les mains, une Logique du Fameux *Melanchton*, où j'ai trouvé une Définition de la *Substance* à peu - près comme la mienne.

*Substantia est Ens quod revera proprium esse habet, nec est in alio, ut habens esse à subjecto.*

La substance est un Etre qui réellement a son existence en propre; qui n'est point dans un autre, comme tenant son Existence de ce sujet.

Il est vrai que, dans la suite, il suppose cette substance, qu'il a bien définie, enveloppée de ses accidens, qui se présentent seuls aux sens & ne leur laissent point appercevoir la substance.

Les qualités sensibles, chaud, froid, coloré, Lumineux, &c. Plus encore les Qualités occultes, Sympathie, Antipathie, vertu nutritive.



## 6 LA LOGIQUE

tritive , purgative &c. donnoient lieu à cette prévention , & on avoit beau se rechercher , on ne pouvoit venir à bout de se former l'idée d'un sujet , dont de telles qualités ( desquelles on ne connoissoit que les Noms ) fussent les états. Ajoutés qu'entre les *attributs* , dont on supposoit la substance corporelle envelopée , on comptoit l'étenduë pour un des premiers. Et le moyen de se figurer une *substance* qui ne fût pas l'étenduë elle même , mais dont l'étenduë fut un état , & par conséquent qui existât d'une manière étenduë. C'étoit là des assemblages de suppositions contradictoires , & par conséquent des énigmes impenétrables.

La définition de Mr. Sgravefande *Quæ in se habent omnia , quæ ad existentiam necessaria sunt* , revient encore à celle que j'ai donnée ; *ce qui existe* , soit qu'il tienne de lui même , soit qu'il ait reçu d'ailleurs , *tout ce qui est nécessaire pour exister* , s'appelle *substance*. Il est des réalités à qui il faut que quelque chose se joigne , pour qu'elles existent. *Intr. à la Ph. art. 14. 15.*

Cha.



Chaque substance est dans un certain état , & par conséquent a ses Modes , & existe d'une certaine manière. Otez une substance , tous ses Modes s'évanouissent , car ils n'ont point d'existence qui leur soit propre. Dès qu'une chose cesse d'exister , il ne reste aucun de ses états puisque ces états étoient cette chose même. Mais la destruction du Mode n'entraîne point la cessation de la substance , puis qu'elle a son existence propre & que son existence n'est point celle du Mode ; quoi qu'elle change d'état , elle garde son existence , elle subsiste toujours & demeure toujours substance. Si la Cire est anéantie , ses figures & ses couleurs le sont , en même tems ; mais changés la figure tant qu'il vous plaira , changés ses couleurs , elle ne laissera pas de subsister toujours Cire , ou toujours étenduë.

Quoique les idées de *Substance* & de *Mode* soient des plus simples , je ne laisse pas d'insister sur leur explication , je l'étens , & pour faire naître ces idées , je me fers d'expressions Sinonimes , j'emploie un grand nombre de tours qui revien-



### § LA LOGIQUE

nent à un , & qui aboutissent tous au même sens. Ces sortes de repetitions ne sont pas toujours inutiles , & elles ne doivent point passer pour de vaines redites , lors qu'elles se trouvent nécessaires , pour tenir l'attention fixée sur un même sujet. On est particulièrement obligé d'en user ainsi , quand il s'agit d'idées simples , & qu'on veut les faire concevoir bien nettement ; car , par cela même qu'elles sont simples , on les néglige presque toujours , on ne fait que les entrevoir ; au lieu d'y appuyer , on les passe légèrement , & souvent on leur associe ce qui ne leur convient pas ; de sorte qu'on les conçoit ou trop faiblement , ou trop confusément , & quelque fois l'un & l'autre tout ensemble.

Les hommes ne sont rien moins qu'accoutumés à faire attention aux idées simples ; quand on les y invite on les surprend , ils se les imaginent plus difficiles à former qu'elles ne sont , c'est d'une vue *intuitive* , c'est d'un coup d'œil qu'on les aperçoit. Tout ce qu'il y a à faire , c'est de placer celui qu'on en veut instruire  
dans



dans un point de vuë , où il donnera ce coup d'œil ; c'est pour cela que je me suis donné le soin de réitérer le même avis sous diverses formes.

On se méprendroit si on accusoit la Définition , que je viens de donner , de n'être que *negative*. *Avoir son existence en propre* , n'est point une Négation. L'existence d'une substance , c'est son existence même , c'est elle même. Dès-là qu'elle existe , elle est substance , & parce qu'elle est substance , elle existe. Pour faire mieux sentir cet avantage qui lui est essentiel , qui constitue sa Nature , qui la constitue elle même , j'ai ajouté que le *Mode* n'a point cet avantage ; & pour cet effet , il m'a bien fallu user d'une expression négative , car il falloit dire ce que le *Mode* n'est pas , & non seulement ce qu'il est. Ce seroit encore user d'équivoque en accusant ma définition de n'être que *relative* , comme si je me bornois à la définir à la manière d'un *Mode* , par sa manière même d'exister. La Substance existe d'une manière qui est son existence propre. Le

A §. Mode



Mode est une maniere d'être de la Substance. La dernière de ces définitions est propre & *litterale*, l'autre est *figurée & empruntée* de celle du Mode. Quelle est la maniere d'exister de la substance ? C'est la substance même ; existence constante, & qui ne peut cesser d'être. Qu'est ce que le Mode ou son existence ? C'est la substance variant ses Etats. Un état s'évanouit, un autre lui succede. Mais l'étendue se soutient, son existence persevere sans échec.

Je ne me suis pas servi de la définition de l'Ecole, que la substance est, *ce qui subsiste par soi même*. Elle renferme une équivoque incommode, car *subsister par soi même*, ou c'est *avoir son existence à part*, ce qui revient à nôtre idée ; ou c'est *exister independamment* & ne devoir son existence à aucune autre chose, ce qui est faux de toutes les substances créées, & donne lieu à des questions métaphysiques, sur la dépendance des Créatures, trop embarrassées, pour en faire dépendre l'intelligence d'une notion des plus simples.

Quand

Quand *Spinoza* définit le mot de substance en disant, *Une substance est ce qui est en soi, & se conçoit par lui-même, ou ce dont l'idée n'a pas besoin de l'idée d'une autre chose, par le moien de laquelle, elle soit formée. Id quod in se est, & per se concipitur, id est, cujus conceptus non indiget conceptu alterius rei, à quo formari debet*: Cette définition est obscure, louche, & très éloignée de la clarté nécessaire à une Définition, dont on veut se servir comme d'un principe pour démontrer des propositions importantes.

Si par-là il entend une chose, de laquelle une autre n'est pas le sujet & le soutien, une chose qui n'est pas la manière d'être d'une autre, & qui peut être conçue existante sans une autre, dont elle soit un état, une manière d'être; cette définition est vraie, & quoi qu'obscurément proposée, elle a un sens intelligible. Mais, si par-là, il prétend qu'une chose, pour mériter le nom de Substance, ne doit son existence qu'à elle-même, ne doit avoir été produite par aucune



autre, cette Définition est très fautive, & ne peut être admise, à moins qu'on ne convienne, qu'il n'y a qu'une seule substance. C'est la conclusion qu'en prétend tirer *Spinoza*, mais ce Principe lui même suppose déjà cette conclusion. C'est donc ce qu'on appelle *Petition de Principe*, c'est supposer hardiment ce qui est en Question.

Incon-  
gruité du  
mot d'ac-  
cident.

On a aussi donné le nom d'*Accident* à ce que nous appellons *Mode*, mais cette expression ne me parait point juste; Elle donne lieu de penser que les accidents surviennent à la Substance, y tombent & s'y portent, & on les a affectivement représentés dans l'École, comme de certaines réalités différentes de la Substance, mais en même tems si imparfaites, si peu réelles, que, pour subsister il faut qu'elles soyent aidées d'ailleurs, & qu'elles soient soutenues par un sujet qui les reçoive. Mais ce sont là des mots qui ne font rien penser de clair; tout ce qui a son existence propre, est par cela même déterminé à subsister, & quoiqu'un Etre soit uni à d'autres; cette liaison & cette pro-  
ximi-



ximité n'empêche point que chacune des parties, ainsi associées, n'ait son existence propre, son existence à part, & par conséquent séparément de celle de sa voisine. Parler d'une réalité si foible, que, s'il ne se trouve un sujet qui la soutienne, elle tombera dans le néant, c'est ne sçavoir ce que l'on dit. Ces termes sont métaphoriques, & signifient qu'une réalité qui a *son existence propre* s'anéantira, si elle n'est jointe à une autre: Ce qui est visiblement faux, car par cela même qu'elle est réalité, elle est déjà déterminée à persévérer dans son existence.

Cette supposition qu'il y a des Êtres d'une réalité si foible, que, d'eux mêmes, ils vont se réduire à rien, dès qu'ils ne tireront pas, de quelques autres, la force de se conserver; cette supposition tire toute sa vraisemblance des préjugés, & de l'habitude qu'on s'est faite de décider de la réalité des choses, sur le rapport des sens. Ce qui s'échappe à nos yeux passe pour s'évanouir dans le néant, & n'est plus compté au nombre des Êtres, par ceux dont



dont l'Intelligence ne s'étend pas plus loin que les yeux. Mais la Raison nous doit désabuser. Une surface très mince, une pellicule très déliée, si elle ne rencontre pas un corps, sur lequel elle se repose, se dissipera à la vérité, mais ses parties se sépareront sans s'anéantir.

Ceux qui les premiers se sont avisés de regarder les *Accidents* comme une espèce d'Êtres réels, qui ont besoin de quelque chose, à quoi ils soient attachés, ont été contraints d'inventer le nom de *Substance* pour servir de soutien aux *Accidents*.

Cette fausse idée, qu'on s'étoit faite de la substance & de ses *Accidents*, comme de deux sortes d'entités réellement distinctes, avoit donné lieu à cette impertinente question, si la matière agissoit par ses *Accidens*, ou si les *Accidens* agissoient par la matière. Quel champ n'ouvroit pas à la chicane une question qui n'a point de sens? C'est la substance qui produit ses effets.

On ne sauroit se représenter une Substance qu'en quelque état; Mais dans quelque état qu'on se la représente, son idée, entant que substance, demeure la même.

Le *Mode* n'étant au fond que la substance même, dont il est le <sup>Caractère du</sup> Mode, dans un certain état, & n'ayant point d'autre existence; dès que je suppose la substance détruite, dès que je l'ôte & l'écarte, je ne scaurois conserver l'idée du Mode. Pourrois-je, par exemple, nier l'étenduë, & concevoir que la figure ou le mouvement restent? De plus, le Mode n'étant que la substance dans un certain état, l'idée de la substance doit servir à rendre plus nette & plus complète l'idée du Mode, qui la détermine. Quand je me représente un corps particulier, un morceau de plomb, par exemple, quarré, & en mouvement, j'ai des idées plus nettes & plus complètes, que si je parlois du mouvement & de la figure en general.

Ces Principes sont d'une évidence incontestable, & nous font d'abord comprendre que l'Ame est une substance distincte du Corps, puisque la *Pensée* n'est point un Mode de l'Etenduë & de la substance corporelle; car quand je douterois de l'existence de tous les Corps, & quand



quand même je la nierois , les idées de ma pensée , & de toutes mes manières de penser n'en recevroient aucun obscurcissement. L'idée du Corps , loin de les rendre plus nettes , y répand la confusion. Un Corps pensant est une chimère : une figure & un mouvement qui apperçoit , est une extravagance ; & jamais je ne conçois mieux la Pensée que quand je ne pense point au Corps. Puis que l'on admet de l'étendue sans pensée , pourquoi refusera-t-on d'admettre de la pensée sans étendue ? L'idée ds l'une n'est point l'idée de l'autre , elles n'ont rien de commun , elles ne s'éclaircissent point reciproquement.

L. P. B. M. E. VI. Avec tous nos efforts , nous ne pouvons jamais nous persuader , qu'un grain de sable , une goutte d'eau , ou rien de matériel puisse jamais devenir ce que nous appellons sentiment de nôtre volonté , ou pensée de nôtre intelligence.

Que diroit on de l'extravagance d'un homme qui estimeroit qu'un caillou peut apprendre l'Arithmétique ? Il est aussi peu en mon pouvoir

voir



voir d'assembler les idées de l'étendue, & de la pensée en général, de me représenter l'une comme l'état de l'autre, que de me figurer dans un caillou la connoissance de l'Arithmétique. Les idées du caillou & de l'Arithmétique, les idées de l'étendue & de la pensée se donnent également l'exclusion. C'est de nos idées que se tire nôtre certitude; Dès que nous ne pourrons plus compter sur elles, nous ne serons assurés de quoi que ce soit. Ce n'est pas seulement, pour n'avoir vû aucun corps sans quantité, que nous la comptons pour essentielle aux corps; c'est parce que ces idées sont inséparables, & que l'une renferme l'autre nécessairement.

Toute qualité qui ne réside pas dans les parties d'une certaine Substance, qui n'est pas une de leurs manières d'être, ou qui ne résulte pas de leur assemblage, appartient à une autre Substance. Mes manières de penser, mes raisonnemens, les différentes idées qui m'occupent successivement n'étant pas des états d'un morceau d'étendue, il faut nécessairement qu'elles

les



les soient des états d'une Substance différente de l'étenduë.

Le Mouvement ne peut non plus être une pensée, que le Bleu & le Rouge une faveur acre ou douce. A des idées toutes différentes répondent des objets différens. Nous sommes nécessités à le penser ainsi.

Puisque la connexion qui est entre nôtre ame & nôtre corps, ne rend pas le corps spirituel, pourquoi cette connexion rendroit-elle nôtre ame corporelle ? Il y a deux sortes de propositions qu'on est dans l'impossibilité de prouver, ou celles qui sont tellement fausses, qu'elles ne peuvent être prouvées par aucune raison ; ou celles qui sont tellement évidentes, qu'elles ne peuvent être prouvées par une plus grande évidence, & c'est dans ce dernier ordre qu'il faut mettre la certitude, qu'un passage d'un lieu à un autre n'est point une pensée.

Osera-t-on assigner à des Atomes un choc qui soit une pensée, & de se heurter d'une façon d'où résultent les idées générales d'Être, de Substance, de Corps, de Figure &c. sans faire naître celle des individus renfermés sous ces Noms généraux, qui



qui devroient toujours se présenter les premiers.

IV. Les remarques précédentes établissent le fondement de la division de Substances en *Pensantes & Etendues*. On divise encore la Substance en *Finie & Infinie*. Le Fini se conçoit aisément, mais il est plus difficile de penser à l'Infini.

Division  
des Sub-  
stances.

Quand on parle du Fini, on se représente un Etre à qui l'on donne des bornes, & dont la réalité ne va qu'à un certain degré. Mais quand on parle de l'*Infini*, on pense premièrement à la réalité : cette idée est positive ; on entend très-bien ce que ce terme signifie, & ensuite l'on s'abstient d'assigner aucunes bornes à cette réalité, à laquelle on a pensé. Ce dernier acte est négatif : de sorte que l'idée de l'Infini, c'est l'idée de la réalité même, l'idée de l'Etre absolu, c'est-à-dire, l'idée de l'*Etre*, à laquelle on s'abstient de joindre l'idée d'aucune borne. Non seulement, on s'abstient de lui assigner des bornes, on comprend encore que dès qu'on se hazarderoit de lui en assigner, on tomberoit en contradiction.

Une



Une idée peut être vraie & juste, sans nous faire connoître toute l'étendue de son objet ; il suffit qu'elle nous le fasse nettement distinguer de tout autre : ce à quoi nôtre Esprit parvient est toujours fini, si nous le comprenons. Le *fini* est déterminé : l'*infini* c'est autre chose que ce qui est déterminé. Une idée à laquelle on conçoit qu'on peut toujours ajouter, n'est point l'*Idée de l'Infini* ; c'est l'idée d'un *Etre fini* qui peut toujours croître. L'*Etre Infini* digne de ce Nom, est un *Etre* tel qu'il implique contradiction que quelque chose digne de lui, quelque réalité qui lui convienne, ne soit pas en lui.

Quand je parle ainsi, je ne prononce pas des mots sans idées, j'entends ce que je dis, quoique je ne représente pas tout ce que l'*infini* me renferme. C'est ainsi que sans me représenter toutes les parties d'un corps, je conçois qu'on ne peut, sans tomber en contradiction, dire qu'un corps est composé de parties indivisibles & sans *Etendue*.

Il implique contradiction, qu'il n'y ait pas un premier *Etre*, une cause suprême ; il implique contradiction



ction que cet Etre soit borné ; car tout ce qui est borné d'une certaine manière, & tout ce qui est borné d'une certaine façon, doit avoir une cause qui l'ait borné de cette façon plutôt que d'une autre.

Cette idée est bien différente de l'idée vague de l'Etre, qui convient également à toutes les créatures, & s'applique indifféremment à chaque Etre en particulier, de même que l'idée générale du Triangle s'applique à chaque Triangle. Au lieu que l'idée de l'Etre sans bornes, l'idée de la *Réalité simple & absolue* est très déterminée dans son application, & ne peut convenir qu'à un seul. Dès que je pose un Etre sans bornes, je pose un Etre, duquel je ne puis nier aucune réalité, sans me contredire : car après avoir dit qu'il est la réalité même, si je concevois une réalité qui ne lui appartient pas, je nierois que la réalité même fût toute la réalité ; après avoir posé qu'elle est sans bornes, je la bornerois, en disant qu'elle ne va pas jusqu'à cette réalité que j'en nie.

On ne peut pas dire qu'il implique contradiction, qu'il n'y ait pas

pas



pas plusieurs Infinis. Certainement un Être infini peut exister seul ; si donc il y avoit plusieurs Infinis , ils seroient des Êtres contingens , par conséquent ils n'existeroient pas nécessairement : ils ne seroient pas infiniment parfaits ; & tout ce qui peut exister & n'exister pas ; dès qu'il existe , il est l'effet de quelque cause qui l'a déterminé à être plutôt qu'à n'être pas.

J'exclus bien de l'Être parfait les réalités imparfaites , les réalités nécessairement accompagnées de non-réalité , comme la Matière , qui ne se sent point , qui se casse , qui reçoit mille impressions du dehors , qui est assujettie à ce qui l'environne , & dépendante de mille causes extérieures. L'être parfait est tellement réalité , qu'en aucun sens on ne peut lui attribuer quelque défaut & quelque non-réalité ; mais je n'en separe aucune réalité parfaite. Voilà pourquoi il est contradictoire de supposer deux Êtres absolument parfaits , dont l'un ne posséderoit quoique ce soit , qui ne se trouvât aussi dans l'autre. Car si la réalité de l'un n'étoit point sans celle de l'autre

l'autre , ils ne seroient qu'un seul Etre. Si chacun avoit la sienne à part , mais semblable à celle de l'autre , il ne seroit pas vrai que ces réalités fussent sans bornes : l'esprit humain les conçoit grandes , & les appelle infinies , cela est bientôt prononcé ; mais s'il y pensoit bien , il verroit qu'il se contredit. Qui dit Infini , se forme l'idée de l'Etre & s'abstient d'en nier , non seulement quelque réalité , mais absolument aucune réalité parfaite ; & néanmoins dans ce cas , comme le premier ne seroit pas le second , il faudroit dire que la réalité du premier n'est pas celle du second : le premier sentiroit sa science , mais il ne sentiroit pas celle de l'autre , & plus il y auroit de réalité dans l'un , plus on en nieroit de l'autre. Un sentiment d'une force égale à celle de ces deux ensemble , seroit le double plus vif & plus satisfaisant , il le seroit même infiniment plus , car il le seroit d'un degré infini plus que l'un des deux.

Je n'accuserai point *Spinoza* de trop dire , quand il avance que l'Etre absolument infini renferme une infi-

infinité d'attributs ; pourvû que tout ce qu'il se permet de lui attribuer soit infini aussi absolument, & non fini ou imparfait à quelques égards. Qu'on suppose, tant qu'on voudra l'étendue corporelle infinie, un tel infini ne doit point être compté entre les attributs de Dieu, le vrai infini : car l'étendue destituée qu'elle est de connoissance & de volonté, autant qu'elle s'étend, autant s'étend son imperfection. Toute réalité, toute perfection, véritablement telle, & absolue, sans être accompagnée d'aucune non-réalité, se trouve dans le vrai infini : car si elle étoit ailleurs, si elle étoit hors de lui, elle ne seroit pas en lui, & cette réalité infinie, cette perfection sans bornes lui manqueroit, & par conséquent il ne seroit pas l'infini qui renferme tout ce qui n'a point d'imperfection, il ne seroit pas le parfait sans bornes.

De l'E. *Monsieur DE CAMBRAY*, Si  
 xist. de „ l'on pouvoit concevoir divers gen-  
 D. & de „ re d'infinis, il seroit vrai de dire  
 ses Attr. „ que l'Etre infiniment parfait en  
 „ tout genre, seroit infiniment plus  
 „ grand que ces infinis là, car ou-  
 „ tre

tre qu'il égaleroit chacun d'eux  
 en tout genre , & qu'il surpasse-  
 roit chacun d'eux , en les égalant  
 tous ensemble , de plus il auroit  
 une simplicité suprême , qui le  
 rendroit infiniment plus parfait que  
 cette collection de prétendus infi-  
 nis.

Le même Mr. de Cambray , dans  
 son excellent Traité de l'existence  
 de Dieu & de ses attributs s'énonce  
 ainsi , p. 117.

Rien n'est si négatif qu'une bor-  
 ne , la négation redoublée vaut une  
 affirmation , d'où il s'ensuit que la  
 négation absolue de toute négation ,  
 est l'expression la plus positive qu'on  
 puisse concevoir & la Suprême affir-  
 mation. Donc le terme d'infini est  
 infiniment affirmatif par sa significa-  
 tion , quoiqu'il paroisse négatif dans  
 le tour grammatical en niant toutes  
 bornes , ce que je conçois est si pré-  
 sent & si positif , qu'il est impossi-  
 ble de me faire jamais prendre au-  
 cune autre chose pour celle là.

Pag. 239. Chaque Atome a son  
 existence indépendante des autres ,  
 & d'eux tous vous ne pouvés faire  
 un Etre qui soit un d'une unité réelle.



( Une infinité d'imperfections , ne fait point , par son infinité , une infinie perfection ).

P. 266. Il est l'Être infini par *Intension* , comme dit l'École , & non point par *Collection*.

Quand je dis de l'Être infini qu'il est l'Être par excellence , j'ai tout dit. Le mot d'Infini que j'ai ajouté est un terme presque superflu.

Tout ce qu'il y a d'Être , de vérité , & de bonté , dans chacune des essences possibles , découle de lui & elles ne sont possibles , qu'autant que leur degré d'Être est contenu éminemment en Dieu.

Tout ce qu'il y a de réel & de positif dans la pensée & l'étendue découle de la plénitude de son Être.

P. 276. Deux Infinis parfaitement égaux , n'ont rien qui les distingue , & je n'ai d'aucun d'eux une idée distincte ; Cent millions d'infinis ne peuvent jamais surpasser un seul infini. L'Idée véritable de cet Infini exclut tout nombre d'infinis , & l'Infinité même d'Infinis.

P. 279. L'Idée de l'Infini est celle de l'Être le plus être qu'on puisse désigner , cette idée épuise d'abord tout



ne  
fi-  
In-  
on  
n'il  
lit.  
est  
ré-  
les  
&  
ue  
ni-  
o-  
lé-  
te-  
n-  
ée  
ne  
in-  
ni  
&  
lle  
ffe  
rd  
ut

tout l'Être & ne laisse rien pour la multiplication.

P. 307. Tout le Positif de l'étendue se trouve en Dieu, sans qu'il soit ni figuré, ni divisible : ni pénétrable, ni palpable ; ce sont là des imperfections de l'Etendue. Son immensité exclut toute mesure d'étendue.

L'esprit humain n'est pas capable de se représenter réunies toutes les perfections de Dieu ; mais il sent bien qu'il n'y en a aucune qui exclue les autres : la Révélation nous conduit là & autorise notre Raison à cet égard de même qu'à plusieurs autres.

Quand JESUS-CHRIST dit, que le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, n'est pas un Dieu, dont la bénéficence ne s'étende point au de là de cette vie, mais se termine par notre mort ; il n'établit pas simplement l'attente d'un heureux avenir : mais puisqu'il raisonne contre les Saducéens, il pose en fait, que la Raison humaine suffit pour nous instruire de cette Vérité, si nous voulons nous rendre attentifs à ses lumières. L'Idée de la récompense est



une Idée annexée à celle de Dieu. On peut penser à une de ses perfections sans arrêter son attention sur une autre ; mais on ne peut en nier aucune , sans tomber en contradiction.

Qui est - ce qui pourra se persuader que Dieu fasse monter Moïse sur la hauteur de *Nebo* , pour lui faire ouvrir ses yeux pour la dernière fois , les promener sur un Pais , non seulement qu'il ne reverra jamais , & jouir de sa vüe pour la dernière fois ? mais ce qui est infiniment plus affreux à penser , jouir de la présence de Dieu pour la dernière fois , & se séparer pour toujours d'un objet si aimable & si adorable. Qui est - ce qui ne frémiroit , si on lui ordonnoit de se représenter l'Etre Suprême , disant : *C'en est fait , tu ne penseras plus à moi , rentre dans le néant d'ou je t'ai tiré.* Des Contrastes de cette nature reveillent nôtre sensibilité pour la bonté de Dieu , & un abandon de cette nature , paroît la plus insoutenable de toutes les contradictions.

Spinoza donne cette Définition d'un *Etre fini.* *C'est celui , dit-il , qui est terminé par un autre de même nature , ou qui le peut être.* Ces dernies mots  
font



font inutiles ; car pour pouvoir être déterminé par un autre , il faut déjà être fini. Mais quoi ? Un corps de la grosseur d'un pié cube n'est-il fini que parce que d'autres l'environnent & lui empêchent de s'étendre ? & une manière de penser n'est elle finie , que parce qu'une autre la termine ? Un homme qui veut bâtir un Systême à son gré , avance des définitions , qui ne paroissent pas de conséquence , on les lui admet , & il en abuse.

Quoi qu'il y ait une distance infinie entre la réalité & les perfections de l'Être infini , & les réalités & les perfections du fini , il ne s'enfuit pas qu'il n'y ait aucun rapport de l'un à l'autre.

L'Être Infini est-il sans connoissances ? Ne connoit-il pas nos pensées ? Ne connoit-il pas ce que nos idées claires & distinctes nous représentent ?

Ne sommes nous que des riens , des apparences d'Êtres ? Nôtre existence n'est-elle pas réelle ?

Les Géomètres font parvenus à démontrer la divisibilité de la matière à l'Infini.



La première division d'une masse en deux parties égales, la diminue de moitié, & cette division, répétée une infinité de fois, ameneroit à une partie infiniment petite, qui étant matière, seroit elle-même encore divisible: tant il est vrai que l'Infini ne laisse pas d'avoir du rapport avec le fini.

V. La Grossueur, la Figure, le Repos, le Mouvement & la Situation, sont les Modes du Corps, dont nous avons des idées nettes, & c'est à la Physique à chercher si tous les autres s'y rapportent. L'ame est ou simplement *appercevante*, ou de plus encore *acquiesçante* & *voulante*: Ses *perceptions* sont ou *sensations* ou *idées*. Quand elle *acquiesce* à la comparaison de ses idées, elle *juge*: quand elle *acquiesce* à la comparaison de ses jugemens: elle *raisonne*, ou *conclut*, quand elle veut se procurer quelque bien, elle éprouve des *inclinations* ou des *passions*, suivant la véhémence de ses *volontés*.

De que  
c'est qu'*I*-  
sée.

VI. On est fort en peine de savoir ce que c'est qu'*Idee*, on a fait là dessus diverses hypothèses, & les défenseurs de chacune de ces hypothèses



thèses battent réciproquement en ruine les défenseurs des autres, sans établir leur propre sentiment. Peut-être sont-ils tous dans la même erreur. Ils supposent que les idées sont de certains objets intérieurs, différents de la pensée, & à la contemplation desquels la pensée s'applique immédiatement. Ne leur seroit-il point arrivé de juger de l'Entendement, sur le pied des Sens, & de s'imaginer que comme, quand nous voyons, il y a toujours un objet de nôtre vue, qui est différent de la perception qu'il nous le représente & nous le fait connaître, l'Entendement de même a ses yeux & ses objets? Au lieu qu'il est plus simple de concevoir, que les pensées naissent les unes des autres, que la pensée se varie & passe successivement par divers états, & que suivant la variété de ses états & de ses manières d'être ou de penser, (car à l'égard de la pensée, penser & être c'est la même chose) elle parvient à la connoissance tantôt d'une chose & tantôt d'une autre. Elle se sent elle-même, elle est à elle-même son objet immédiat, & en se sentant ainsi, elle se représente en même



tems des choses différentes de soi.

Quand on supposeroit à l'Entendement des objets intérieurs, & je ne fais quels Tableaux Spirituels que l'on appelleroit *Idées* d'un Arbre, par exemple, ou d'un Cercle &c. Il faudroit toujours 1. que ce Tableau excitât la pensée, & alors cette pensée 2. Se sentiroit, & par là seroit à elle-même son objet immédiat. 3. Par ce sentiment de soi-même, elle sauroit à quoi elle pense, & connoitroit ce prétendu Tableau intérieur, ou cette idée de l'arbre; & enfin par le moyen de cet Arbre intelligible, elle connoitroit l'Arbre corporel & extérieur.

Mais pourquoi tant de circuits ? N'est-il pas plus naturel, de même que plus court, de concevoir que la pensée se sent, & que par ce sentiment de sa manière de penser, elle s'apprend à elle-même ce que c'est qu'un Arbre, qu'un Cercle, & ainsi des autres objets ?

La Nature des idées & leur cause ou efficiente, ou exemplaire, est si sublime & si abstraite, que s'il n'est pas permis à l'esprit humain d'y trouver une entière certitude, ce sera pour



pour lui une affés grande gloire d'avoir pû parvenir à des doutes fondés & raisonnés.

C'est tout ce qu'on peut dire, ce me semble, en faveur de l'hypothèse du P. M. car dans le fonds, on est aussi embarrassé, comment on voit Dieu, & les objets en Dieu, qu'à concevoir comment nous voyons tous les autres objets. Cette dernière remarque est du P. B.

Il ne se peut rien de plus ténébreux, de plus chimérique, & de plus hardi, que ce que Spinoza ose avancer sur les Idées. *L. II. p. XI.* *Ce qui constitue premièrement & principalement, dit-il, l'actuel de l'Esprit humain, n'est autre que l'idée d'une chose singulière existante actuellement.* Il paroît par l'explication qu'il tâche de donner à ce tas d'obscurités, que cet objet singulier, dont l'idée constitue l'Être de l'Esprit humain, est un objet fini. A-t-il donc l'idée de Dieu, qu'il appelle l'Être Infini, dont la substance est infinie, selon lui, & les Attributs infinis ? s'il ne l'a pas, pourquoi en fait-il le sujet & la baze de son Livre ?

Mais jusques à quel point ne comp-

B 5 te - t'il



te-t-il pas sur la docilité des Lecteurs, quand il ajoute, que l'Esprit humain est une partie de l'Entendement infini de Dieu, & que quand nous disons que nous concevons ceci ou cela, c'est comme si nous disions, que l'Entendement Divin, non entant qu'infini, mais entant que constituant l'essence de l'Esprit humain, a cette idée ou celle-là.

Voilà donc l'Infinité de Dieu un composé de vertus finies, une qui conçoit, une qui pense juste, d'autres qui pensent tout à rebours.

Il veut que cet objet, dont l'idée constitue l'essence de l'ame, soit le corps humain. Mais la connoissance que nous en avons n'est elle pas très bornée, & nôtre ame ne s'éleve-t-elle pas à des idées? Toutes nos pensées sont elles des idées? N'avons nous pas des sentiments, n'avons nous pas des volontés?

Il prétend ensuite Pr. XXI. que l'idée est unie à l'Esprit & au corps. Mais quand un Esprit pense, son idée, c'est lui même; mais le Corps en demeure toujours très différent.

Nous



Nous naissons avec des dispositions à voir intérieurement succéder idée à idée, &, à proportion que nous sommes attentifs, nous nous appercevons qu'une seconde est enfermée dans une première, une troisième dans une seconde. Ces dispositions à sentir des idées, ainsi liées, se succéder l'une à l'autre, ne se trouvent pas dans tous les hommes, dans le même degré de perfection; mais ils naissent avec le pouvoir de se perfectionner à cet égard comme à plusieurs autres.

Ces Dispositions sont même égales dans tous les hommes, dans un sens; parce qu'il n'y en a aucun qui soit disposé à voir effectivement renfermée dans une idée tout le contraire de ce qu'un autre y voit.

Il n'arrivera, par Exemple, à aucun homme de voir l'idée de quatre, ou de huit, renfermée dans celle de deux fois trois. On fait des suppositions différentes, mais l'on ne voit pas tout le contraire de l'autre.

L'union de l'ame avec le corps n'en change pas la nature, elle assujettit seulement les actes de l'ame.



à de certaines dépendances. Dieu ; p. ex. , a trouvé à propos que des impressions faites sur les sens , fussent les premières causes , qui fournissent à l'ame des occasions de se sentir capable de perception & ensuite de reflexion.

Des Idées innées. VII. Il resteroit à montrer comment les pensées naissent les unes des autres , mais ce n'est pas une discussion de Logique , & nous en avons parlé ailleurs. J'ajouterai seulement ici que , dans cette supposition , la célèbre controverse des *Idées innées* , devient plus facile à terminer. Nous ne naissons point avec un très grand nombre de pensées , car nous n'avons jamais qu'une pensée à la fois , à la vérité tantôt plus simple , tantôt plus composée ; Et il y a bien de l'apparence que , dans le premier âge , nous ne passons pas fort rapidement de l'une à l'autre , que nos pensées étoient peu composées , qu'elles rouloient à peu près toutes sur des sensations , qu'elles n'étoient presque rien d'autre. Mais j'estime aussi qu'on pourroit fort bien démontrer , que les hommes naissent avec des dispositions à entrer dans des



des pensées uniformes , à se représenter les mêmes objets de la même manière , & que toute la variété qu'on remarque entr'eux , à cet égard , se réduit au plus ou moins de vivacité , au plus ou moins d'attention , & procède le plus souvent de l'éducation qui a excité & affermi , ou émouffé & altéré les dispositions naturelles. Nous naissons , p. ex. , dans des dispositions à nous sentir & à connoître quelque chose , à prendre plaisir dans ces sentiments & dans ces connoissances , à désirer la continuation & l'accroissement de ce plaisir , & par conséquent à désirer des sentiments plus délicieux , & des connoissances plus étendues ; Nous avons des dispositions à passer de là à l'idée d'une Intelligence qui connoit tout. Il est également naturel de s'élever , par la même route , à l'idée d'une Intelligence qui peut tout , & qui est souverainement & invariablement heureuse , en un mot , à l'idée de l'Être parfait. Les uns y viennent plus vite & les autres plus tard , suivant que leur Esprit s'est plus ou moins exercé à la reflexion , ou s'est plus ou moins abruti

abruiti dans les sensations corporelles ; Et cette idée est plus ou moins pure & dégagée d'erreur , ou plus ou moins obscurcie par des mélanges , suivant que les préjugés de l'éducation y ajoutent ou en ôtent.

Les Règles du vrai & celles du juste , c'est - à - dire , les maximes qu'on doit suivre pour éviter l'erreur & s'avancer en connoissances , celles qu'il est nécessaire d'observer pour être vertueux , ne sont pas gravées dans un coin de nôtre cerveau , ou dans une partie de nôtre entendement ou de ce qui y tient lieu de partie , pour les y lire comme on lit un affiche qui contient les ordonnances de l'état ; mais nôtre constitution est telle que si nous voulons faire un bon usage de nos facultés , elles nous conduiront sûrement à ces heureuses découvertes.

Je suppose un homme qui se demande , ( & chacun peut s'interroger ainsi ; ) Je vois que les hommes pensent différemment sur un même sujet : Je les vois assujettis à des manières & à des coutumes très éloignées.

gnées l'une de l'autre & souvent très opposées. Le vrai & le juste se trouvent-ils également dans des décisions & des manières si contraires ? Sans me prévenir en faveur de mes idées, ni condamner celles des autres, par cela seul qu'elles ne sont pas les miennes, je me veux donner tout entier à chercher & à examiner ce que je dois croire & ce que je dois faire. Pour réussir dans cette recherche & dans cet examen je ne veux écouter ni mes intérêts, ni mes sens, ni mes passions, ni l'autorité de ceux qui m'environnent ; Je suis résolu de refuser mon attention à tout qu'à des idées bien claires, & à une évidence à laquelle je ne puisse pas résister & à laquelle je suis convaincu que j'aurois tort de résister, quand même je le pourrois. Ce qu'on appelle *notions communes*, *Theoretiques*, & *Pratiques*, ne sçauroient manquer de s'offrir ou bientôt ou successivement à un Esprit si bien disposé. Leur naissance est l'effet naturel des facultés que nous avons reçues & de ce qu'il y a de droit dans notre nature ; car le pouvoir excessif  
des



des sens & des Passions, qui ne suivent point de règle, & en qui on ne trouve rien de constant que leur inconstance, sont des dépravations. L'expérience, si nous voulons la consulter, nous prouvera aisément qu'il est de nôtre interet de leur commander & de les moderer. *Les Loix naturelles*, le droit Naturel, sont des expressions, dont ces idées claires & évidentes apprennent à demêler aisément le vrai & le légitime sens, d'avec les significations trompeuses & forcées, que de certains esprits gâtés leur donnent, pour bâtir, sur ces faux Principes, un systéme de commande, d'interêt ou de fantaisie.

*Attributs.* Je ne connois aucune substance assés simple pour ne renfermer qu'une seule réalité. L'assemblage de plusieurs réalités est regardé comme une seule chose & reçoit un nom unique; *Grosseur, figure, mobilité, longueur, largeur, profondeur, &c.* sont des réalités, à l'assemblage desquelles, on donne le nom de *Corps*, & lesquelles s'appellent *Attributs*; Expression qui n'est point commode, car elle paroît insinuer, qu'il y a un sujet, auquel

auquel ces Attributs conviennent ; dans lequel ils sont placés , & qui est différent d'eux tous. Ce qu'on attribue au Corps , si on veut parler exactement , doit être différent du Corps , ou de la substance du Corps , à qui on l'attribue ; cette substance doit pouvoir exister dépouillée de cette réalité qu'on lui attribue.

Mais il se peut , qu'en cela , on ne se trompe pas moins , que si après avoir nommé l'Ame & le Corps les *Attributs de l'Homme ; Trois Lignes & l'Espace* qu'elles renferment , les *Attributs du Triangle* ; l'on cherchoit avec inquiétude , quel est le *sujet commun* , qui reçoit les deux Attributs de l'Ame & du Corps , & quelle est cette *Figure* différente de l'Espace & des Trois Lignes qui le ferment , & de laquelle cet espace & ces lignes fussent les Attributs.

Les endroits , sans lesquels un tel Etre ne seroit pas appelé un tel Etre , portent le Nom d'*Essence* , & ceux sans lesquels il seroit encore dit un tel Etre , s'appellent *Modes*. Un amas d'Attributs forment l'essence , telle que nous nous la représentons ; mais réellement elle en peut renfermer d'autres

tres



tres que nous ne connoissons pas ,  
MAIS CEUX-CI NE DOIVENT POINT  
ETRE INCOMPATIBLES AVEC CEUX LA.

L'essence c'est la chose même telle que Dieu l'a faite ; & on ne peut pas soupçonner que Dieu l'a faite la même , sans y mettre les mêmes qualités essentielles.

*Propriété & Essence* sont telles que l'on conclut également de l'une à l'autre ; *Modification* , ajoute à l'Essence ; l'alternative de deux Modifications est quelquefois essentielle, p. ex., Repos & Mouvement. Le terme de Qualité, marque quelquefois un Attribut essentiel. Il ne faut pas chercher une parfaite exactitude dans le langage des hommes.

On donne aussi à l'essence le Nom de *Nature* & la Nature d'une chose , est la chose même. Un *sujet* & sa *Nature* ne font pas deux. La Nature d'une chose ne peut donc cesser sans que cette chose cesse d'être ; car la Nature d'un sujet n'est pas une de ses manières d'être. Il faut pourtant bien distinguer entre la Nature d'une chose & ses *effets naturels* , car toute production est relative. Le feu ne cesse pas d'être feu , quoi qu'il n'enflamme pas  
une



une matière incombustible. Un corps ne cesse pas d'être pesant, quoiqu'il ne s'enfonce pas dans l'eau, lors qu'il est soutenu par quelque cause visible ou invisible. Un homme en santé ne s'aperçoit pas de sa pesanteur, mais le cheval qui le porte la sent.

Dans le grand nombre de réalités qui composent une chose, celle qui est supposée par toutes les autres, qui en est la base, & le fondement s'appelle *Essence*; car c'est ce qu'une chose est premièrement & principalement. Celles qui sont inséparablement attachées à cette première, s'appellent *propriétés essentielles*, ou simplement *propriétés*, & celles qui s'y trouvent quelquefois, & quelquefois aussi ne s'y trouvent pas, se nomment *propriétés accidentelles*, ou *accidents*. Etre fermé de trois lignes, c'est l'*Essence du Triangle*, & l'union de l'Ame & du Corps fait l'*Essence de l'homme*. Que deux côtés du Triangle pris ensemble, surpassent toujours le troisième, c'est une propriété essentielle, comme c'en est une à l'homme, d'avoir des sentimens; & que le Triangle soit rouge

ou



ou noir, que l'homme soit triste ou content, certainement persuadé, ou en doute, c'est un accident.

Je trouve dans le mot *d'Essence* également appliqué à ce qu'il y a de principal dans chaque objet extérieur, le fondement du reste qui s'y trouve, & à l'idée de cette modification fondamentale un éclaircissement à la définition des *Essences* données, par les Metaphysiciens du plus haut rang : *l'Essence est le premier concept des choses, constitutif & Quidditatif.* Sans cesse on entend parler d'Essences, & on entend dire que de la connoissance de l'Essentiel dépend celle du reste : des là rien ne paroît plus important que de connoître les Essences des choses, & la raison ordonne de commencer par se former une juste idée de ce mot. C'est un *Concept*, dit-on. Quoi donc ? l'Essence de chaque chose n'existe-t-elle pas hors de ma pensée ? les choses ne sont-elles principalement, que mes manières de penser ? Voici, ce me semble, le développement de cette obscurité. *l'Essence & l'idée de l'Essence* sont des termes, dont l'équivoque est presque

que autorisée par l'usage, du moins par celui de l'Ecole; & ce concept est *constitutif*, non qu'il constitue la chose, mais on l'appelle ainsi, parce qu'il en fait connoître la constitution, & on l'appelle aussi *Quidditatif* parce que à la question, *quid est?* par où l'on demande, ce qu'est une chose, rien n'est plus satisfaisant qu'une déclaration de ce qu'elle est principalement.

Faute d'avoir exactement démêlé les différentes significations d'*Essence*, on est tombé dans des méprises qui peuvent être de conséquence; l'Eternité des Essences, le Thésor, le Magasin, le Reservoir des Essences, ou des Possibles, en est un exemple.

De toute Eternité Dieu connoit sa puissance: il a donc les Idées de tout ce qu'il peut faire: on a donc donné à ses Idées le nom d'*Essence*. Les Etres représentés par ses Idées ont reçu le nom d'*Essence* quand on les a considérés comme n'étant pas encore: mais ces Etres n'avoient aucune sorte d'*Existence* avant leur Création; rien n'existoit que Dieu & ses Idées; c'est dans  
Dieu



Dieu, c'est dans ses Idées, qu'il faut chercher l'origine des Possibles. Dieu n'a qu'à vouloir pour faire naître ce qu'il veut, ce dont il ordonne l'existence; & par là il est visible que sa puissance ne s'étend jamais à ce qu'il ne lui conviendrait pas de vouloir: il implique contradiction qu'il lui convienne d'ordonner l'existence des vices ni des Intelligences scélérates; mais Dieu ne fait rien d'indigne de lui & de ses perfections, quand il ordonne l'existence des Intelligences véritablement actives & libres, en pouvoir de choisir sagement & aussi de ne choisir pas à propos, & dans ce dernier cas elles sont seules les causes de leurs mauvais choix.

Entre les Attributs du Corps on compte *Etendue*, *Impénétrabilité*, *Mobilité*, *Divisibilité*; Tout cela c'est le corps même. Ce qui paroît premier, ce qui paroît supposé par les autres, s'appelle *Essence*; & ce qui en est une suite nécessaire: mais une suite reçoit le Nom de *propriété*; ce qui n'en est pas une suite nécessaire, on l'appelle *Accident*.

Si



Si l'on en croit *Spinoza*, le mot d'Attribut signifie, ce que l'Entendement conçoit d'une Substance, comme lui étant essentiel. Mais ne suis-je pas convaincu que j'attribué à un bloc de cire, d'être terminé en rondeur? cependant cette manière d'être terminé, ne lui est pas essentielle. C'est une suite nécessaire de la nature étendue de ce bloc, d'être terminé: mais ce n'est pas une suite nécessaire de l'être en *rondeur*, non plus qu'en *Pyramide*. Mais *Spinoza* avoit besoin de cette définition pour aller à son but, & il compte que son Lecteur ne la trouvera pas assez de conséquence pour l'examiner de près.

Ce qui est essentiel à une substance est, cette substance même, car l'Essence d'une chose c'est la chose même. Que seroit une chose si elle est différente de son Essence? seroit elle rien ou quelque chose: mais ce quelque chose qu'elle seroit, se trouveroit précisément son Essence. Si vous dites qu'être fermé de trois lignes est un Attribut du Triangle, il faudra concevoir que c'est le Triangle

angle



angle même ; car que seroit le Triangle , sans ces trois lignes qui le ferment ?

Le Triangle est un Etre multiple & suivant les égards sous lesquels on le considère , il reçoit divers Noms. Ce que ces noms signifient , s'appelle ses Attributs. Mais ces Attributs sont toujours *lui même*. On ne pourroit les séparer sans que le Triangle cessât d'être Triangle : on ne connoit pas tout ce qu'il est , mais ce qu'on connoit lui être essentiel , c'est le Triangle même. Il est trois lignes fermant un espace. Il est trois lignes dont deux sont toujours plus grandes que la Troisième. Il est trois lignes formant trois Angles. Il est trois Angles égaux à deux droits.

Il ne peut être Triangle , sans être tout cela. Mais il peut être Triangle , quand même les lignes qui le ferment , ne sont ni rouges ni bleuës. Quand ces lignes sont vertes , ou l'espace qu'elles renferment est de couleur verte , le Triangle est vert ; cette Verdeur est un de ses Attributs. En ce , cas c'est lui - même ; mais cet Attribut est Accidentel , il seroit également Triangle couvert d'une au re  
cou-

couleur , il peut paroître aux yeux sous cette forme , il peut aussi paroître sous une autre.

On voit , par ce que je viens d'établir , que ce prétendu Axiome , *on vient à connoître une Substance par le moyen de ses Attributs* , se réduit à ceci : plus on connoit une chose , mieux on la connoit , ou , plus on approche de connoître ce qu'elle est , plus on avance dans sa connoissance , & plus l'idée , que l'on s'en forme , devient complete & représente plus exactement son objet ; car tout ce qu'elle en annonce , c'est lui-même , à moins qu'il ne s'y mêle du faux parmi le vrai.

On ne pense pas à ce qu'on fait , quand on distingue une Substance d'avec ses Attributs essentiels ; car alors que lui reste-t-il dépouillée ainsi de ce qu'elle est ? Il n'y a point d'idée plus abstraite , plus éloignée de représenter un objet tel qu'il est , que celle d'une Substance dépouillée de ses Attributs essentiels ; ce n'est plus qu'une idée très-vague applicable à quantité d'objets déterminés , mais à laquelle , à moins qu'on n'y ajoute d'autres idées , il est impossible



possible qu'au dehors de nous, il existe aucun objet qui y réponde précisément, & ne renferme que ce que cette idée représente. Ecouteroit-on un homme qui diroit: Il y a dans l'Univers un Animal, qui ne renferme que ce que l'idée vague d'Animal représente, un Etre aussi peu déterminé que cette idée vague, une figure qui n'est aucune des Figures qu'on peut se représenter, un Nombre qui n'est aucun assemblage déterminé d'Unités. Bâtit un Système sur de tels principes, les poser pour premier fondement d'une Théologie, ou d'une Philosophie, c'est bien peu respecter l'évidence, c'est bien peu redouter l'obscurité & ses suites. Le moins qu'on puisse faire, après un pas si hardi, c'est de s'allarmer des conséquences qui en naissent, à proportion qu'elles s'éloignent de ce dont le reste des hommes convient comme établi, par le sens commun.

Mr. BAILE, Réponse aux Questions d'un Provincial; *Tom. IV. Ch. XV. pag. 223.*

Comment la matiere deviendra-t-elle étendue, par une étendue dont elle



elle est distincte réellement ? Il n'y a pas moins de difficulté qu'à faire qu'une ame devienne formellement pensante par la pensée d'un autre Ame. La pensée d'une ame, est une manière d'être de cette ame, & ne peut être par conséquent une entité distincte réellement de cette Ame. Or la pensée d'une ame est réellement distincte d'une autre ame, elle ne peut donc être la pensée de cette autre ame. Or par la même raison une étendue distincte réellement de la matière, ne sera jamais une manière d'être de la matière ; elle ne pourra donc jamais la rendre étendue.

Au reste sans avoir une *Idee complete* d'une chose, on peut la connoître assés pour la distinguer de toute autre. Plus un sujet est déterminé, plus tout ce qu'il renferme lui est essentiel pour se trouver tel qu'il est.

Ce n'est pas dans les Noms seuls d'*Accident* & d'*Attribut*, que le langage des hommes n'est pas assés juste, il répand, par son peu d'exactitude, une confusion presque universelle sur le Chapitre des Objets. On parle de ce qui n'est pas, dans le même stile,



que de ce qui est, & cela engage encore ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, à des efforts ridicules pour se représenter le Néant comme une espèce d'Etre. On parle quelquefois de ce qui ne peut être; par exemple, d'une pensée corporelle, ou d'un corps qui pense, d'un corps unique en plusieurs lieux, d'un Etre parfait, très bon, très sage, très saint, qui donne aux hommes des Loix, afin qu'elles servent à l'exécution du dessein éternel qu'il avoit de les damner, & en vue duquel il leur a aussi donné l'existence. Alors on ne forme pas un assemblage d'idées, puisque cet assemblage est impossible; mais d'abord l'on conçoit des idées séparément, & ensuite sans le concevoir, on les suppose liées & on en lie les Noms; c'est ce que l'on fait toutes les fois qu'on se trompe, en comptant pour possible ce qui ne l'est pas.

Mais quand on regarde l'impossible comme impossible, & que l'on dit, par exemple, *une Montée sans descente, un Vallon sans éminence à côté, est une chose impossible*, on ne parle point exactement. Vous diriez  
 que

que l'on a une idée de l'impossibilité, une idée de ce qui ne peut être, laquelle on compare avec celle d'un Vallon sans Montagnes. Or l'on n'a point & l'on ne peut point avoir ces idées là. On parleroit plus juste, si l'on disoit : Celui qui veut séparer l'idée des Montagnes de l'idée d'un Vallon, veut séparer ce qui est inséparable; ou, le Vallon ne peut être conçu sans les Montagnes : qui ôte l'une de ces idées ôte l'autre.

Il n'est pas inutile de remarquer qu'on ne doit pas confondre *Impossibilité absolue*, avec *Impossibilité par supposition*. Absolument, il implique contradiction, qu'un Triangle n'ait pas ses 3. angles égaux à deux droits.

Mais quand je dis, si on pose un bloc solide de métal sur la surface horizontale d'une eau, il est impossible que le bloc ne s'y enfonce, à moins qu'il ne soit soutenu par quelque cause qui l'empêche de descendre; cette Impossibilité suppose l'assemblage de toutes ces circonstances; car un Cilindre de Cuivre d'un pouce de hauteur, ne s'enfonce pas dans l'eau,



Peau, s'il est contenu au bas d'un Tuyau enfoncé de 9. pouces dans Peau.

Quand le discours roule sur ce qui peut exister, mais qui n'est pas, & même ne sera point, & que l'on dit, par exemple, une Montagne d'or, un homme haut de deux mille toises peut exister; si on demande d'où vient qu'on attribue le pouvoir d'exister à cette Montagne, ou à cet homme, s'ils sont un pur néant: Car pourquoi attribuer quelque chose au rien? On demande après cela ce que cet homme & cette Montagne sont de plus que le Néant? Toutes ces questions sont fondées sur une impropriété de langage; il auroit fallu dire; *j'ai l'idée d'un tel Homme & d'une telle Montagne, & un Etre existe assez puissant pour produire, dès qu'il lui plaira, des objets qui répondent à ces idées.* Toute la réalité que ce langage suppose, se trouve partie dans ma pensée, & partie dans une puissance qui existe en effet.

Enfin quand on dit d'une chose qui n'est pas, qu'elle sera, comme des fleurs



*fleurs naitront au printemps prochain ; on parle encore d'un néant , auquel on semble attribuer une espèce d'existence , mais cela signifie , que des Causes existent actuellement ; qu'elles sont déterminées à continuer , & que de cette détermination & de ses effets il en naitra un , répondant à nos idées.*

*Cesser de voir , cesser de vivre , ce sont des Négations. Les termes d' Aveuglement , de Mort , sont grammaticalement , aussi positifs qu'aucun autre , leur signification néanmoins est tout à fait négative ; mais par respect pour les termes , ceux qui sont accoutumés à se payer de mots , appellent l' Ignorance , l' Aveuglement , la Mort , des ETRES PRIVATIFS. Ce jargon Métaphysique affermit les jeunes Ecoliers , dans l'habitude fatale , de se paier de mots , à quoi ils n'ont déjà que trop de disposition. Si la Mort , n'est qu'une simple privation , d'où vient qu'elle produit des effets si réels ; les fraieurs dont on est troublé à son approche ? Ces troubles , ces frayeurs sont les effets de l'amour de la vie , & de la pensée très réelle qu'on touche à ses derniers momens.*

C 4 Quand



Quand *Socrate* représentoit à *Alcibiade*, combien il lui manquoit de choses pour être véritablement digne d'estime, les gémissemens & les pleurs de ce jeune Athénien étoient l'effet de son ardeur pour la réputation, & de la honte, bien méritée, d'en être si loin.

On ne sauroit trop s'accoutumer à des idées justes & précises; il faut éviter tout ce qui en écarte, ne fut ce que tant soit peu.

On voit des gens qui se plaignent qu'après tous les efforts imaginables, pour concevoir le néant, ils n'en peuvent venir à bout. Qu'est-ce qui a précédé la Création du Monde, qu'est-ce qui en tenoit la place? Rien. Mais le moyen de se représenter ce Rien? Il est plus aisé de se figurer une Matière éternelle. Ces gens-là font des efforts là où il n'en faudroit point faire, & voilà justement ce qui les embarrasse; ils veulent former quelque idée qui leur représente le rien, mais comme chaque idée est réelle, ce qu'elle leur représente est aussi réel. Quand nous parlons du néant, afin que nos pensées se disposent conformément

mément à nôtre langage & qu'elles y répondent , il faut *s'abstenir de se représenter quoi que ce soit*. Avant la Création , Dieu existoit , mais qu'est-ce qui existoit , qu'est-ce qui tenoit la place du Monde ? Rien ; point de place ; la place a été faite avec l'Univers qui est sa propre place , car il est en soi-même & non hors de soi-même. Il n'y avoit donc rien : mais comment le concevoir ? Il ne faut rien concevoir. Qui dit rien , déclare par son langage qu'il éloigne toute réalité ; il faut donc que la pensée , pour répondre à ce langage , écarte toute idée , & ne porte son attention sur quoi que ce soit de représentatif. A la vérité on ne s'abstient pas de toute pensée , on pense toujours ; mais dans ces cas - là *penser c'est se sentir* simplement soi-même , c'est sentir qu'on s'abstient de se former des représentations.

X. Au mot de *rien* répond donc Termes  
Négatifs. dans l'Ame non pas une idée , mais une négation & une absence d'idée , & voilà pourquoi les termes qui désignent ce qui n'est pas , qui désignent

gnent la non-réalité, devraient tous être *négatifs*.

Au lieu de cela la plupart sont *positifs*, comme réciproquement on en emploie de *négatifs*, pour marquer des réalités. On en voit des exemples manifestes dans les expressions (a) de *mortel* & *d'immortel*, de *fini* & *d'infini*, de *corruptible* & *d'incorruptible*, & dans un très-grand nombre d'autres rencontres & qui disposent insensiblement à concevoir très-mal & le positif & le négatif. Quand on dit que Dieu ne peut pas faire des choses contradictoires, il semble que l'on veut par cette phrase négative, renfermer la puissance de Dieu dans de certaines bornes; cependant c'est tout le contraire: l'on soutient par là que sa perfection est véritablement infinie, & infiniment éloignée de toute ombre de défaut; car ne pouvoir se contredire, c'est être parfaitement d'accord avec soi-même; comme ne pou-

(a) Quoi qu'un Être infini soit être réel, que je prononce très éloigné d'être infini, tout réel qu'il soit son nom de fini, grammaticalement positif, exprime un Être très inférieur en réalité à l'Infini dont le nom est grammaticalement négatif.

pouvoir se tromper, c'est être parfaitement attentif; ne pouvoir mourir, c'est exister nécessairement.

Au contraire la puissance d'errer, la puissance de pécher, sont des négations exprimées par des termes positifs. Faute d'y prendre garde, on s'embarasse dans des difficultés affreuses sur la Création & sur la Providence; on demande quelle *part Dieu* Très-Saint a aux erreurs & *aux vices*? Il n'en a point, & avoir fait l'homme capable d'errer & de pécher, c'est ne lui avoir pas donné des lumières au dessus de toute inadvertance, ni une fermeté au dessus de tout relâchement. Tout ce que l'homme a reçu de son Créateur est réel & bon, attention, fermeté, &c. Il auroit pu les donner dans un plus grand degré, il ne l'a pas fait, c'est pure négation; Il n'y étoit pas obligé; Les degrés étoient suffisans, si l'homme avoit voulu s'en bien servir; Il ne l'a pas voulu, c'est sa faute; elle ne peut point être imputée à Dieu, qui lui avoit donné la force de vouloir. Il faut donc bien prendre garde de ne se



laisser pas séduire par des expressions trompeuses.

Je trouve beaucoup de vraisemblance dans la conjecture que *cette confusion*, qui règne dans les termes positifs & négatifs, *s'est introduite* parce qu'après avoir d'abord donné des noms à tout ce qui nous étoit familier, au corruptible, au mortel, au matériel; quand, dans la suite, mais beaucoup plus tard, on est venu à connoître qu'il y avoit des objets tout opposés, au lieu d'inventer de nouveaux noms pour ces nouvelles idées, on s'est contenté de ceux qui étoient déjà en usage, en y joignant simplement une négation pour marque de différence. C'est par ce principe que la Substance qui pense est appelée immatérielle, nom négatif, ce qui dispose à croire que la Pensée est moins réelle que l'Étendue.

Les hommes ne se sont d'abord occupés que d'un petit nombre de choses; Ils n'ont pensé qu'au nécessaire, & le soin de se le procurer a rempli tout leur tems. L'abondance étant venue peu à peu, ceux qui se trouvèrent en état de passer leurs  
jours



jours en repos, laissèrent promener leurs Sens sur un plus grand nombre d'objets, leur Imagination s'excita, la réflexion se joignit à la vue, ils formèrent des idées nouvelles, mais ils n'inventèrent pas, pour chaque idée nouvelle, un mot nouveau; leur Imagination se fatiguoit moins, & ils chargeoient moins leur mémoire, en se bornant aux termes auxquels ils étoient déjà accoûtumés, & en empruntant les noms des choses, qui en avoient déjà, pour les donner à celles qui n'en avoient pas encore, mais qui leur ressembloient un peu. On voit cela dans la Langue Hébraïque, qui, sans contredit, est une des plus anciennes, plus que dans aucune autre. A peine y trouve-t-on un mot qui n'ait trois ou quatre significations. Un même mot, par exemple, signifie, *Instruire, corriger, châtier, lier*. De l'instruction à la correction il y a du rapport; souvent pour corriger on châtie, la lumière & la crainte des châtimens font l'effet des liens, quand elles empêchent qu'on ne s'abandonne à ses premiers desirs. Les ouvrages de la  
Nature



Nature ont été connus avant ceux de l'Art, voilà pourquoi on a donné à ceux-ci les noms de ceux-là; On dit le pié d'un Lit, d'une Table, d'un Mur, comme le pié d'un Arbre & d'un Animal; tout ce qui sert à soutenir a reçu un même nom, parce qu'il a le même usage.

Mots qui ne signifient rien.

XI. Il y a des mots auxquels il ne se trouve point d'objet qui réponde; en supposant néanmoins qu'ils signifient quelque chose, ils jettent dans mille erreurs. On joue, par exemple, & parce que l'on ne veut pas avouer les fautes qu'on a faites, ou qu'on ne se souvient pas des inadvertances où l'on est tombé, ou enfin parce que l'on n'a pas d'idée de tous les mouvemens, par lesquels l'agitation de la main, & la situation de la table ont fait passer les cartes ou les dez, au lieu de rapporter la perte à l'une de ces trois causes, (les seules que l'on peut raisonnablement supposer) ou à toutes trois ensemble, on les met à part, on en écarte son attention, & on leur substitue une imaginaire que l'on appelle *hazard*. C'est une cause chimérique que



que l'on tire du rang des nécessaires, sans la placer néanmoins au nombre de celles qui agissent avec connoissance & choix. On ne fait ce que c'est, cependant on s'en rend le nom familier, à force de le répéter; & du jeu on l'applique ensuite à d'autres cas, où il ne convient pas mieux. Quelques uns en font un objet tout particulier de la Divine Providence & lui attachent un caractère vénérable; d'autres au contraire s'en servent pour combattre cette Providence, ils substituent le Hazard à sa place; & accoutumés à en faire l'azyle de leur ignorance, ils lui attribuent la disposition de l'Univers.

*Brochures sur la fortune.*

Embarassés à rendre raison des événemens, les hommes se sont laissés aller à croire qu'une Fortune présidoit aux actions de la vie indépendamment de l'ordre établi dans la Nature par la Providence; Les Payens donnoient ce nom à un Etre qui selon eux subsistoit, mais sans étendre jusques là le sens de ce terme, on lui attribue tout ce que la  
foi-



foiblesse de nos lumières, ne nous permet pas de voir, ou dont nôtre mémoire ne conserve pas le souvenir; souvent nôtre manière d'agir décide de nos succès ou en bien ou en mal, ou ces succès résultent de diverses Combinaisons dont les unes échappent à nos recherches & les autres à nôtre mémoire. L'auteur de la Nature a donné aux hommes la liberté, dont ils font différens usages & différens abus, mais ces usages & ces abus c'est eux qui les font, quelque fois avec attention & quelque fois sans attention. *Bonheur*, & *Malheur* sont donc des Noms de l'état où on se trouve, & non pas des causes de cet état. Un homme qui se trouve mal'heureux cherche à se consoler, en se procurant la satisfaction d'être plaint; mais pour se la procurer, il cache aux autres & se cache à lui même les motifs qui l'ont séduit, & l'imprudence des démarches qui l'ont amené à l'état où il se voit. Le Riche ambitieux & malin qui étale aux yeux des autres, pour exciter leur envie avec leur admiration, trou-

trouveroit bien à rabatre, si on lui rappelloit toutes les indécences & les indignités, par où il est monté à ce point de Fortune.

L'obscurité du mot de *Fortune*, terme mal défini, mal déterminé, donne lieu aux applications du monde les plus équivoques; tantot on la justifie comme une *Cause sage & juste*, qui ne fait rien que ce qu'elle a droit de faire, & tantôt on en parle comme d'une *puissance bizarre*, qui aime à se jouer de l'ordre, & mépriser l'équité. *Sénèque*, dans la même page en fait l'apologie & en parle avec respect comme de la Providence Divine, après l'avoir regardée un peu auparavant comme une puissance odieuse, qu'il est permis de braver, & à laquelle il est beau d'insulter pour se consoler des maux qu'elle fait. *Nous avons tort*, dit-il, *de ne savoir plus de gré à la Fortune de tous les biens que nous en avons reçu, dès qu'elle en retire quelqu'un; car enfin elle n'ôte que ce qu'elle a donné, & ce tort, si c'en est un, doit être déjà effacé par un grand nombre de graces & le sera encore par de*  
*nouvel-*



*nouvelles.* Mais il venoit de dire un peu auparavant. *Que personne ne s'étonne de sa cruauté & de son injustice, on y doit être accoutumé. Auroit elle quelque égard à ce qui se doit, & en useroit-elle avec quelque modération avec le commun des hommes, elle, dont l'implacable dureté ne respecte pas le sang des Dieux & porte la mort dans leur lit sacré? Que toutes les bouches s'unissent pour lui en faire des reproches, elle ira toujours son train, elle se mettra au dessus de toutes les prières, & se roidira contre toutes les plaintes.*

On se permet tout contre la Fortune, parce qu'on ne se dit point nettement ce que signifie ce terme: Ce langage obscur accoutume néanmoins insensiblement à penser mal de la conduite de l'Univers, & à critiquer celui qui le gouverne.

Quoi que le langage des Payens sur la Fortune renfermat des contradictions, ce terme ne laissoit pas d'avoir dans leur bouche plus de sens que dans la nôtre, lors que ce nom sert à désigner une Cause qui n'est ni intelligente ni nécessaire. A un  
Etre

Etre dont on ne reconnoit pas l'existence, on ne laisse pas d'attribuer toute la foiblesse de nos lumières, où la précipitation de nôtre jugement, nous empêche de voir la cause. Bornons ce terme à exprimer les effets agréables que nous éprouvons, & ne l'étendons pas à leurs causes; Ces causes se trouvent dans la situation & les circonstances où l'on se trouve, & dans les partis qu'on a pris & le choix qu'on a fait soi-même, sans y être déterminé par des lumières sûres.

XII. Il y a des mots qui à la vérité ne sont pas destitués de sens, mais qui expriment simplement des idées, sans qu'il y ait hors de nous des objets qui répondent à ces termes vagues; Tels sont les Noms de *Substance*, de *Figure*, de *Nombre* &c. car il n'y a aucune figure qui soit la figure en général, ni aucun nombre qui ne soit celui-ci ou celui-là déterminément. Cependant on se trompe quelquefois & l'on suppose l'existence de certains objets, que l'on ne connoit point, & qui doivent répondre à ces noms. C'est ain-

Idées  
vagues.

ainsi, qu'après avoir défini le Corps une Substance étendue, & l'Ame une Substance qui pense, on est fort en peine de trouver quelle est cette Substance, dont l'étendue soit un *Attribut*, & quelle est celle dont la pensée soit un Mode. Au lieu qu'on penseroit plus nettement, si l'on considéroit qu'il y a en nous *pensée* & *étendue*, que l'idée vague de la Substance convient à l'une & à l'autre; & comme on dit du *Triangle* qu'il est une Figure, l'on dit aussi que la *Pensée* & l'*Etendue* sont elles mêmes des *Substances*, par là même qu'on leur applique à l'une & à l'autre l'idée générale de Substance.

C'est pour avoir considéré ce terme, qui dans son *acception* générale n'est le nom que d'une *idée vague applicable* à plusieurs sujets; c'est, dis-je, pour l'avoir considéré comme le nom d'un objet singulier & réellement existant hors de nous, que Spinoza a conclu qu'il n'y avoit qu'une Substance, & c'est sur une erreur si grossière que tout son Système est bâti. Nous n'avons, dit-il, qu'une seule idée de la Substance,  
car

car on n'en peut faire qu'une seule définition ; donc il n'y a qu'une seule Substance, qu'il lui plait d'appeller Dieu ; & pour ce qui est de nous & des autres choses que le vulgaire appelle *Créatures* ; nous sommes ou la substance Divine, ou des Attributs & des Modes de la substance Divine. Assurément il faut avoir un grand penchant à l'Athéisme, pour se rendre à un si chétif sophisme ; j'aimerois autant qu'on me dit, il n'y a qu'une définition de la figure, qu'une définition du nombre ; Donc un *Triangle* & un *Cercle* ; Donc 22. & 24. ne sont pas des figures, ni des nombres particuliers, ce ne sont que des Modes de la seule figure, & du seul nombre qu'il y ait au monde. Si en consultant mes idées déterminées, & en me servant pour les exprimer, de mots qui soient des noms d'objets existans hors de moi, je dis, *j'ai les idées de plusieurs Substances, je les définis diversément, l'Eau, par exemple, le bois, la pierre, le Soleil, &c. Donc il y a plusieurs Substances, sans quoi mes idées & mes définitions seroient fausses ; je renverse*  
 Spino.

Spinoza en l'imitant, & je raisonne plus juste que lui, parce que je décide de ce qui est hors de moi, non par des idées vagues, mais par des déterminées, & par là plus propres à me représenter les objets, qui existent actuellement tels que je les conçois.

Les Termes *vagues* ne sont pas *trompeurs* pendant qu'on les considère comme des noms d'idées vagues, mais ils le *deviennent* dès qu'on les applique à des objets déterminés, & que l'on s'imagine de connoître déterminément ce à quoi l'on a simplement imposé un nom vague. Ça été l'illusion perpetuelle des Scholastiques. On fait bien qu'aucun effet ne paroît sans qu'une cause le produise : Ils avoient donc, comme tous les hommes, une idée générale de cause, & à cette idée générale, ils donnoient seulement divers noms suivant les occasions. Le feu se fait sentir plus chaudement l'Hiver que l'Eté, c'est *Antiperistase*. Une pierre tombe dès que la main cesse de la soutenir, c'est par une *Qualité Centripete* de la

la terre. On n'a point de peine à élever un sceau qui est encore dans le puits, c'est qu'il est dans son *Element*. Un Aimant paroît en attirer un autre, c'est *Sympathie*: le Pole opposé le fait fuir, c'est *Antipatie*. Ils faisoient comme les Enfans, qui, après avoir demandé d'un objet inconnu, qu'est cela? Dès qu'on leur en a dit le nom, sont contents & ne cherchent rien de plus; leur curiosité ne va pas plus loin; il leur importe d'en savoir le nom pour en parler aux autres, ou pour le demander, quand ils le souhaitteront, & c'est ainsi que dès le premier âge on s'accoutume à se payer de mots, sans penser à ce qu'ils signifient.

XIII. Il y a des cas sur lesquels on ne sauroit penser juste, si on fait plus d'attention à ce qui est qu'à ce qui n'est pas; Il est cependant difficile de penser autant à ce qu'on n'apperçoit pas, qu'à ce dont on est frappé; Et voila pourquoi on se trompe souvent sur des Questions, qui demandent un partage d'attention si égal entre des objets si inégaux.

Parallèle  
de ce qui  
est avec  
ce qui  
n'est pas.



gaux. Peu de gens sont capables de sentir la vérité de ce que disoit Fabius, *se in tempore & sine ignominia servasse exercitum, quam multa milia hostium perdidisse, ducere majorem gloriam esse.* Qu'il trouvoit beaucoup plus de gloire à conserver à propos & sans lacheté son armée qu'à faire périr plusieurs milliers de ses ennemis. Une victoire frappe davantage l'imagination, qu'une Campagne ménagée avec habileté, contre un ennemi puissant, & on ne balance pas à la préférer. Ceux qui ont le foible de donner dans des prédictions, qui comptent sur les présages des Astres ou des Songes, se chargent avec plaisir la mémoire d'un petit nombre d'événemens, qui ont répondu à des prédictions sans fondement, & ils ne tiennent aucun registre d'une infinité de prédictions fausses, & de Songes qui n'ont abouti à quoi que ce soit. Celui qui entretiendroit une compagnie de Songes de cette dernière espèce, passeroit pour un homme qui rêve en veillant; mais faites un récit d'un Songe embelli de jour à autre, par le plaisir même qu'on trouve à le  
 répéter;

repèter ; Au récit du Songe , ajoutés , d'un air d'admiration , celui des suites , qui l'ont vérifié , les plus raisonnables vous donneront leur attention & seront presque ébranlés ; mais de quelle force est une preuve tirée d'un évènement , qui est combattu par mille autres ?

L'inquiétude de l'homme lui a fait souhaiter ardemment de connoître l'avenir ; ce desir ardent a donné du poids aux plus légères vraisemblances. On ne s'est point servi de la raison , dans la crainte de se désabuser. Un tems étoit , qu'on ouvroit au hazard Homère & Virgile , & on les ouvroit tant de fois , qu'à la fin on y lisoit quelque chose qui donnoit lieu à imaginer les présages qu'on souhaitoit. On s'en tenoit à la dernière ouverture du Livre , qui avoit présenté un rapport & une apparence de prédiction , on comptoit pour rien toutes les autres. A Homère & à Virgile on a fait succéder l'Écriture Sainte , & cet abus a même passé pour un respectueux usage.

XIV. Nous avons établi dès le commencement de ce Chapitre qu'il y a des Choses ; & que ces choses sont

Noms de  
Substance & de  
Mode se  
confondent  
quelques  
fois.

Tom. III.

D

dans

dans un certain *état*. Tout terme *significatif*, & qui signifie plus qu'une *simple idée vague*, marque donc une *chose*, ou cette chose dans son *état*, ou l'état de cette chose. Dans une langue parfaitement exacte, chaque espèce d'objets auroit aussi une espèce de noms, qui lui seroit propre, & par laquelle on seroit d'abord averti de quelle sorte d'Étres on parle; mais on a tout confondu pour s'être trop empressé à donner des noms à ce qu'on ne connoissoit pas. Il est vrai que les choses sont désignées par des noms *Substantifs*, un Homme, un Cheval, un Arbre. Les choses modifiées, c'est-à-dire, considérées dans leurs états, sont exprimées par des noms *adjectifs*, blanc, sage, savant, vigoureux, haut, pesant; & enfin pour marquer l'état en lui-même, & sous une idée séparée, on a *déduit*, des noms adjectifs, certains mots, que l'on appelle *abstrait*, & qui sont des *substantifs dérivés d'adjectifs*, blancheur, science, sagesse, hauteur, &c. Mais cela n'étant pas universel, donne d'autant plus de lieu aux méprises, qu'il est plus fréquent, parce que

l'on s'avise moins de prendre garde aux exceptions. On dit qu'un Homme est habillé : l'habit pourtant n'est pas un Mode, mais une substance. Il est vrai que cet Exemple ne jette pas dans la méprise, elle seroit trop grossière : mais quand on dit, que l'Homme est pensant, & que le corps est étendu ; on prend occasion de ce langage de regarder la pensée comme un accident de l'homme, & l'Étendue comme un Mode du Corps, au lieu que c'est le corps même. C'est ainsi qu'après avoir appelé *matière*, ce en quoi tous les corps se ressemblent, & *Forme* ce en quoi ils diffèrent ; on s'est imaginé deux Principes, & deux Substances, qui s'unissent pour composer le corps : l'une est la même par tout, elle n'est, selon eux, *ni ceci, ni cela* ; elle n'a ni grosseur, ni petitesse, ni qualité occulte, ni qualité manifeste ; ils ne savent ce que c'est. La *Forme* est encore plus inconcevable. C'est une substance inconnue, qui n'existe point avant la génération, & qui pourtant n'est point créée ; qui n'est point connue par elle-même & qui ne se ma-



nifeste que par les qualités dont elle est revêtue. On se fatigue inutilement pour se former l'idée d'une Chimère, à laquelle on impose un nom.

Si l'on dit que dans les Plantes il y a un Principe qui les fait germer, croître, fructifier & se multiplier; ce langage signifie, pourvu qu'on n'attache à ces termes que des idées vagues: mais dès qu'on détermine en quoi consiste ce Principe, & qu'on le distingue de la plante même, on court risque de former des suppositions, & des idées auxquelles aucun objet ne réponde, existant hors de nôtre pensée. Il en sera comme des termes de *Animalité*, *Humanité* &c. auxquels des Anciens Scholastiques ont prétendu, que des objets répondoient existans hors de la pensée. Aujourd'hui il est encore des Universités, où des Professeurs sont établis pour soutenir ces hypothèses. On y entend donc de long discours & de longues dis-

On com-  
fond les  
relations  
avec les  
Modes.

putes sur des *Riens*, habillés de mots.  
XV. Quelquefois on parle d'un  
Mode comme d'une Substance, à la-  
quelle on attribue d'autres Modes:  
ainsi

ainsi l'on dit, qu'une blancheur est vive : Cette expression en marque le degré. On dit, qu'une couleur est rude ; ce terme en marque l'effet : car l'inexactitude du langage confond encore les Relations avec les Modes. Quand on dit que l'Exercice est sain, on paroît indiquer la santé comme un Mode de l'exercice, qui en seroit la substance : l'Exercice seroit la chose, & la santé son état ; au lieu que l'exercice est un état de l'homme, un Mode actif duquel la santé, autre mode, est l'effet. Mais cet exemple offre au moins une relation réelle ; il y a de la liaison entre l'état d'exercice & l'état de santé ; au lieu que quelquefois on propose comme des Modes, de certaines relations si extérieures qu'elles ne changent en quoi que ce soit le sujet auquel on les attribue, & ne le modifient point. Etre loué, être célèbre, riche, tout cela nous laisse tels que nous étions ; autant qu'être premier & second, si, sans sortir de nôtre place, une personne se mettoit successivement à nôtre gauche, puis à nôtre droite. Pendant



que je dors, un homme me fait son héritier, ce nouveau rapport me rend-il différent de ce que j'étois? Non sans doute, & je me lève tel que je me suis couché. Certainement, en lui-même, il ne me change en rien. Je puis être assés fou pour me rendre plus vain de cette acquisition, ou assés sage pour me procurer des douceurs solides, par l'usage que j'en ferai; mais ce sont là des effets, dont je serai la cause, & cet héritage l'occasion; il ne consiste pas dans ces effets, il n'est point un mode de mon ame, ni de mon corps. La vanité aveugle de l'homme, toujours prête à se prévaloir des plus légers prétextes, fait qu'il se considère comme étant uni à ses biens & à ses titres, il s'approprie cet extérieur, tout autant que ses qualités les plus réelles. Etre riche, être sage, sont des expressions semblables: vous diriez que ce qu'elles marquent est également intérieur; on compte sur l'un comme sur l'autre. Cette conformité de noms entretient dans l'erreur le vulgaire, qui va rarement au de là des mots, & qui

qui d'ailleurs est bien éloigné de regarder les richesses dont il est ébloui, comme quelque chose de moins attaché aux riches, que la Sageffe ne l'est au Sage. Mais quiconque pense au dessus du vulgaire, met une grande différence entre ce qui lui appartient, & ce qui n'est pas entièrement en sa puissance; on a beau lui dire que ses richesses sont à lui, qu'elles l'élèvent au dessus des autres hommes, il n'en croit rien: *Illas circumfusas sibi multum diuque miratus, quod ad se venerint, & ridet, suasque audit magis esse quam sentit.* C'est au vulgaire à n'estimer les hommes, que par ce qui les environne, & qui est tout différent d'eux: vous avés beau être élevé au premier rang, si vous êtes sans mérite, je vous regarde comme un nain, que l'on a porté sur une Montagne; vôtre élévation ne sert qu'à me faire mieux sentir vôtre petitesse. Il y a un très grand nombre de mots qui n'ont de sens déterminé, qu'en vertu de leur relation avec des idées, souvent arbitraires, & quelquefois fortuites, dit le P. Buffier.

D 4 On



On se fait une idée de Félicité qui renferme du vrai, & de l'erreur parmi ce vrai ; on la fait dépendre, des plaisirs, du repos, de la fortune, suivant que l'on est voluptueux, indolent, ou ambitieux. On donne le nom d'heureux à celui qui approche de cet état, & le nom de malheureux à celui qui en vit éloigné. Il en est de même de quantité d'autres noms, *savant, ignorant, facile, difficile* &c.

Mais cette erreur a beau être des plus grossières, elle ne laisse pas d'être des plus ordinaires. La plupart des hommes jugent toujours d'eux par des relations extérieures, comme si elles étoient des attributs réels & intérieurs. Tel se croit un grand homme, parce qu'il se voit dans un grand rang ; & cependant rien n'est plus méprisab'le que son génie, si ce n'est son cœur. Tel se croit un grand Saint, parce qu'il se voit dans un emploi, qui demande beaucoup de sainteté : si après s'être examiné il ne se trouve recommandable, & il ne se voit au dessus des autres, que par des certaines connoissances, vraies

vraies ou prétendues, & par son zèle à faite recevoir aux autres ce qu'il croit vrai, il fera consister dans des Théories l'essentiel de la Religion, c'est là son fort.

Non seulement on regarde comme des manières d'être, qui modifient un sujet, de simples Relations qui ne le varient point, le laissent tout tel qu'il est, & peuvent finir, sans qu'il cesse d'être tout ce qu'il étoit, enfin qui peuvent revenir sans rétablir aucune qualité en lui: Mais de plus, on regarde comme des *qualités* parfaites, complètes, *achevées*, absolues, de *simples commencemens*, des progrès imparfaits. Et toutes ces méprises viennent d'une même source. On s'attache aux mots: les Richesses & la Sciences sont des termes du même genre; on prend occasion de là, de regarder les choses qu'elles signifient, comme étant aussi d'une même classe. La Science est une qualité réelle, qui modifie celui en qui elle se trouve; une perfection, qui l'éleve au dessus de l'ignorant. Les richesses de même sont comptées pour un mérite. On appelle savant, celui qui fait quelque

D 5            chose



chose, aussi bien que celui qui fait tout ce qu'il doit savoir ; le terme est donc équivoque : mais on ne fait pas d'attention à cette équivoque. Quand un homme se voit une fois honoré de ce titre, il ne peut souffrir qu'on le soupçonne d'ignorer quoi que ce soit. Il en est des titres de savant, d'honnête homme, de sobre, de vaillant, comme de ceux de riche, de puissant, de grand Seigneur ; on l'est par rapport aux uns, & on ne l'est pas par rapport aux autres ; suivant le siècle ou suivant la nation ou vous aurés vécu, sur une quantité de terres & d'argent, & sur le même degré de lumière & de probité, on vous donnera, ou on vous refusera les titres de riches, de savant & de vertueux. Si les langues avoient été faites par des Philosophes, il seroit sans doute beaucoup plus aisé de les apprendre. Ils auroient établi par tout une uniformité, & des rapports qui auroient conduit l'esprit sûrement, & infailliblement ; & la manière dont un mot auroit été formé, auroit emporté la signification, en vertu de certains principes, qui avoient d'abord été posés

posés. Les Peuples grossiers, premiers Auteurs des Langues, sont naturellement tombés dans cette idée à l'égard de certaines terminaisons; ou désinences, qui ont toutes quelque propriété & quelque vertu commune entr'elles; mais cet avantage ignoré de ceux qui l'avoient entre les mains, n'a pas été poussé assés loin.

Les Stoïciens s'éb'ouissoient par un grossier sophisme, en suposant absolu le sens d'un mot, dont la signification étoit toute relative, & rouloit sur le plus & le moins. On est heureux d'être sage; donc le Sage est très heureux: s'il est très heureux, rien ne peut manquer à sa félicité, elle ne sauroit croître, *quis beato beatior*. De nos jours on a demandé s'il y avoit un homme qui pût s'assurer de voir les Corps dans leur Grandeur absolue, comme s'il pouvoit y avoir une grandeur absolue, & si les noms de grand & de petit, n'étoient pas des noms nécessairement relatifs.

*Magnitudo non habet certum modum: comparatio illam aut tollit aut deprimat.*



La Grandeur n'a point de formes fixes ; les comparaisons l'étendent ou la diminuent. *Sen. Ep. XLIII.*

L'Absolu se confond aisément avec le Relatif, & le langage des hommes donne si souvent lieu à cette confusion, qu'il arrive quelquefois aux plus clairs-voyans de s'y méprendre. *Peut-on s'assurer de voir juste, ou peut-on s'assurer combien on est près, ou loin de voir les Corps tels qu'ils sont, & dans leur véritable grandeur.* On suppose une grandeur absolue, & ce mot n'est que relatif. *Socrate* cherchoit l'absolu dans des idées abstraites. Mais l'idée abstraite d'un Nombre, n'est elle pas l'idée de la moitié de l'un, & du double d'un autre. L'idée de l'Unité n'est ni petite ni grande, mais tout ce à quoi on l'applique est petit ou grand, & par conséquent petit & grand tout ensemble. Il en est ainsi de l'idée abstraite de *substance*, & de l'idée abstraite de *modification*. Ces idées ne sont ni grandes ni petites, mais elles s'appliquent également à ce qui est petit, & à ce qui est grand. Il n'y a que l'Être véritablement Infini, qui soit absolument Un. Rien n'est

n'est égal à lui, rien ne peut lui être parfaitement semblable, & tout le reste de ce qui existe est petit en comparaison de lui. Lui seul est absolument grand.

Il est de même un grand nombre de mots, qui passent communément pour absolus, & qui pourtant ne sont que relatifs: tels sont les Noms qui expriment nos sensations, *blanc*, *doux*, *agréable* &c. Les Noms encore de *blâme* & de *Louange*, *Judicieux*, *Ignorant*, *Eloquent*. Ces termes absolus *grammaticalement*, sont *comparatifs* dans leur véritable sens; on les applique à un sujet, ou on les lui refuse, suivant le rapport qu'ils ont à une idée, qui sert comme de mesure; & cette idée souvent on la forme arbitrairement, & même fortuitement.

Comme le terme de *riche* est relatif, celui de *pauvre* l'est encore d'avantage. On est pauvre, suivant qu'on est plus ou moins éloigné du nécessaire pour vivre, du nécessaire pour vivre commodément, du nécessaire pour soutenir de certaines dépenses convenables au rang où l'on

l'on se trouve suivant des usages établis dans le Monde. On est encore pauvre, à proportion qu'on se permet des desirs à remplir. On donne aussi le Nom de pauvre à un petit génie, & cela a bien des degrés, & se rapporte encor au rang & à la Profession, suivant qu'on a plus ou moins de talens pour la remplir.



## CHAPITRE II.

*Des rapports que les Objets ont avec nous.*

Fréquence des Comparaisons. **I**L n'y a rien que l'Esprit humain fasse si souvent que des Comparaisons. Il compare les Substances avec les Modes; il compare les Substances entr'elles, & les Modes entr'eux; il s'applique à démêler ce qu'ils ont de commun, d'avec ce qu'ils ont de différent, ce qu'ils ont de liaison, d'avec ce qu'ils ont de contrariété; il examine les dépendances où ils sont les uns des autres; il étudie leurs forces, & il détermine

ne